Document généré le 20 avr. 2024 00:55

Vie des arts

Vie des arts

À l'aube d'un ardent coloriste

Denys Matte

Volume 27, numéro 108, automne 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/54412ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Matte, D. (1982). À l'aube d'un ardent coloriste. *Vie des arts*, *27*(108), 36–37.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

A l'aube d'un ardent coloriste

Denys MATTE

Mousseau avait bien raison de mettre à part la production d'un des disciples du Frère Jérôme. C'était au milieu des années 50, au Studio libre du «Père Jazzé» qui animait l'atelier de la Côte-des-Neiges où des peintres chevronnés venaient observer la relève. Avec une production abondante et naïve, parfois même un peu gauche, s'entendre dire qu'il était déjà un *peintre* enhardit le jeune Lemay qui laisse aussitôt son emploi de bibliothécaire à l'Université. Après les destins d'artiste qu'il avait lus, voici maintenant que ce coup de pouce, comme une vision de Damas, lui donne la certitude, le courage de la vocation. Car l'Art en est une, et fort exigente! Cette certitude, il l'a conquise petit à petit au cours de ses expositions généreuses et très courues, de ses tâtonnements laborieux mais sympathiques.

Au troisième d'un restaurant à la mode, rue Saint-Vincent, dans le Vieux Montréal, se réunissaient chez Mlle Martin des copains enthousiastes, sincères et déjà gourmets... La patronne jouait à la Madame de Staël, sans le savoir, bien sûr. L'échange fut fertile et dura quelques saisons puisqu'un bon soir, Jean Daigle, peintre habile au demeurant, s'est révélé auteur dramatique et que Guy Bélanger, plus effacé, continue ses recherches plastiques.

Charles Lemay, un peu plus convaincu de sa vraie nature de peintre, précisait à travers ses souvenirs d'enfance son univers plastique, son écriture technique, enrichie par les disciplines exigeantes que sont la gravure sur cuivre, l'aquarelle, le fusain et le pastel, celui-ci devenu récemment, avec la gouache, ses moyens d'expression de prédilection. Il a aussi tâté de l'enseignement comme assistant du Frère Jérôme. Ses élèves ont retenu sa leçon d'observateur discret et sensible. J'ai vu ce petit groupe de néophytes s'affairer autour de son œuvre dans une galerie d'Outremont. Déjà, à ce moment, il y régnait plus que le charme du professeur sur ses disciples. Aux cimaises de l'exposition un univers bien particulier aux larges horizons de neige où, au delà de l'anecdote, l'humain imposait une présence convaincante.

Mais revenons aux premiers essais qui n'étaient qu'esquisses spontanées «à la grosse peinture Sherwyn-Williams», me confirme-t-il. Expressions directes de sensations, présences intimes sans trop de nuances. On y retrouvait des silhouettes *familiales*, assurait sa mère, attentive à toutes ses recherches. Un paysage dénudé, étonnamment austère, pour un si jeune artiste; les horizons de Lotbinière, la ferme où il a grandi à l'ombre du château. Les trilles de Mozart et de Duparc, d'une mère musicienne, adoucissaient sans doute les corvées du père, gardien du domaine du sieur de Lotbinière. Lemay, à loisir, par-

1. Charles LEMAY. Sans titre, 1981-1982.
Techniques mixtes; 33 cm x 42.

tageait inconsciemment ses rêves d'avenir avec les animaux de la bergerie, avec les chevaux piffant et les vaches indolentes et si plastiques. Il ne connaissait ni Borduas, ni les autres, pour y associer son émerveillement. C'est aujourd'hui que se devine la présence profonde de ses souvenirs.

En revoyant les tableautins des débuts, qui parfois frôlaient le format du timbre-poste, une ligne continue, à peine détournée par les éléments de la ville lointaine, nous entraîne vers une expression de plus en plus personnelle, hallucinante même, tellement la mythologie de ses rêves éveillés s'impose dans une mise en scène parfois dramatique, toujours extrêmement dépouillée.

Lemay possède aujourd'hui un graphisme précis, plus fin, une structure audacieuse laissant place pour qui sait voir, ose s'*embarquer*, une coloration généreuse mais mesurée, fonction de l'univers fantastique de sa mythologie. L'animal y entre de plain-pied, l'homme y plane sans pesanteur, semble-t-il. C'est une bacchanale heureuse, colorée, enlevée, car il y a toujours la présence du vent dans ses arabesques roses et grises. L'ombre intrigante des nuages des premiers tableaux (vers 1967), dont la composition avait déjà une présence audacieuse, revient en cascade: lyrisme fragile, poétique et plus dépouillé. Ce sont les belles pages de Seillan (1977) où la subtilité atteint son paroxysme. À la dernière exposition, en mai 1982, un tout autre monde, quoique toujours personnel, où apparaissent des bêtes sans malice se confondant à tous ces personnages consentants et qui composent une farandole lyrique où la sexualité n'effraie pas l'angélisme, où le silence même a des accents de Debussy ou d'Albinoni.

Que les nombreux amateurs de ses premiers tableaux se rassurent, ils retrouveront Lemay, fidèle à sa mythologie intime et secrète. Mais s'ils prêtent un second regard, ils ne tarderont pas à être conquis par une peinture renouvelée dans son écriture même. Sa coloration audacieuse témoigne parfois d'une vie lucide, heureuse et consciente de l'importance d'œuvrer. La liberté est la première condition de l'œuvre d'art. Lemay est un jeune fauve qui prend ses distances mais reste attentif à la réplique et à l'échange, comme à la conception actuelle de l'émotion des autres. Au retour de Beaubourg, cet été, il m'avouait son enthousiasme pour la rétrospective de Jackson Pollock, un univers qui est pourtant aux antipodes, du sien.

A quarante ans, Lemay s'exprime avec vigueur, conviction, maîtrisant la gouache et le pastel. Il se souvient, bien sûr, de quelques peintres prestigieux qui l'ont marqué: Rouault, Lautrec, Dumouchel, Nadeau. Il apprécie leur humour et leur simplicité. Quelques esprits fins l'ont, un temps, accusé de «Lemieuser» à petite échelle. Mais là encore, le regard était superficiel. «C'est tout à fait autre chose», affirmait le maître lui-même, qui exposait au même moment à l'étage de la Galerie Gilles Corbeil. Lemay y exposait ses personnages en attente, blancs sur blanc. Statisme angoissant, épuration dramatique. Ils n'ont que l'espace en commun, et c'est heureux, car il y a place pour de nombreuses expressions d'isolation, de castration ou de désespoir, comme pour y lire aussi le silence de la contemplation. Des personnages presque inanimés occupaient des espaces de blancs infinis sous des ciels tourmentés où la touche seule de la brosse suggérait l'angoisse, l'attente ou la paix enfin conquise.

La peinture ne peut être que décorative ou descriptive. Lemay a le sens du drame et fait partie du bataillon des artistes qui nous interrogent sur le «qui, où, quand, pourquoi sommes-nous» de Gauguin. Le consommateur se doit d'être plus que spectateur et relire une œuvre d'art comme on retrouve à nouveau les odeurs anciennes du côté de chez Colette ou de chez D.H. Lawrence.

Je n'ai jamais pu avoir plus de précisions sur la présence de ces animaux familiers qui font partie intégrante de ces enlacements temporaires. Des coqs assagis, des oiseaux attendris, des chevaux consentants, toute cette ménagerie fabuleuse fait partie du vocabulaire plastique du peintre et emporte notre imagination éblouie dans une bacchanale heureuse et colorée. Bientôt une édition populaire nous en fera connaître la suite, puisque *Invariance*, suivie de *La Célébration du prince* de Marie-Josée Thériault seront sous presse. J'ai eu le privilège de jeter un dernier

2. Sans titre, 1981-1982.
Techniques mixtes; 64 cm x 97.
(Photos Robert Fournier)

coup d'œil sur ces planches d'encre et de fusain qui s'en allaient justement chez l'éditeur. Le bon vent qui anime, entraîne, ces personnages purifiés comme sur une portée de Brahms... me rend impatient de lire et de posséder ces poèmes récents de Thériault, amoureusement illustrés par Lemay.

Je pense à Pignon, à Picasso, devant certains tableaux récents où des masses centrales violentes articulent des silhouettes, des visages ardents, mais où les corps des personnages s'enlacent dans une danse fébrile, presque diabolique, que n'aurait pas reniée Jean Cocteau. Puisqu'il faut toujours situer un nouveau peintre par comparaison, c'est moins à Chagall – comme on l'a un peu chuchoté à son vernissage – qu'au monde enchanté «des enfants terribles» de la chambre-au-trésor de Cocteau qu'il faut l'associer. Et c'est un moment privilégié de notre enfance libérée.

Ce ne fut pas une rentrée banale que la dernière exposition de Lemay[1]. Loin de ses personnages désarmés et stoïques des débuts (que l'on retrouvera peut-être un jour en statuaire), voici qu'il nous entraîne dans une sarabande débridée à laquelle on ne s'étonnerait pas de voir les cariatides elles-mêmes se joindre, si quelque Adonis avait assez d'humour pour les y inviter. Une partouze spirituelle, un ballet de cœurs dans les couleurs universelles du rêve et de l'art. À cette violence contenue, il fallait la rencontre du poète et de la musique pour donner à son art sa vraie musicalité, trouver la tessiture juste de ces rêves éveillés. La maîtrise du trait, le sens de la couleur, l'harmonie du mouvement, l'audace de la situation, tous ces éléments ont élargi son univers plastiques, ont dégagé sa personnalité d'homme.

Lemay peut fabuler à loisir – la légende, le rêve, la mélopée, le coiffent bien. Ses somnambules, mi-anges, mi-démons, s'accomodent de ce ballet presque religieux où le vent, les nuages, le ciel, les pulsions magiques de gris somptueux rappellent les fièvres de Ravel. On pourrait évoquer encore l'univers d'un James Ensor, d'un Kokoschka, les rêves cauchemardesques d'un Munch parfois, ou les espaces fantaisistes d'un Klee, mais il y a dans les œuvres de Lemay une couleur déjà personnelle, un trait incisif qui ne manque pas d'humour et, surtout, il y souffle un authentique message poétique, celui de ses fêtes bucoliques et nostalgiques. Ses personnages mystérieux ont la parole rare mais ils tendent leurs grosses mains de fleurs pour nous inviter à cette fête où la nostalgie n'est jamais absente.

Quelle que soit la réputation de «plaisante légèreté» que l'on fait injustement à l'aquarelle, au pastel ou à la gouache, il faut se garder d'en faire des *genres mineurs* quand l'originalité des créateurs qui s'y exercent témoigne d'une vitalité habile, d'une ferveur sans compromis.

1. À la Galerie Gilles Saint-Pierre, en mai dernier.